

L'Escholier

Rédaction et administration :
CASIER POSTAL 1646

Téléphone : MAIN 7460

GAZETTE DU QUARTIER LATIN

Rédigée en collaboration

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

Quatre pages : - - 5 sous

Abonnement : - 1.25 sous

FIN D'ANNÉE

"Et de deux !" pourrait dire l'Escholier, comme tel personnage d'Alexandre Dumas, après avoir abattu un second adversaire. Car, les années, pour notre petit journal, furent de redoutables ennemis par tout ce qu'elles représentent d'indifférences, de rebuffades et d'hostilités. Mais qu'importe, il sort aujourd'hui vainqueur : "Et de deux !"

Sans doute, le but n'est pas encore atteint. Cet espoir de grouper tous les Etudiants de Laval, d'exprimer leur amour de la terre canadienne et leurs aspirations vers un idéal de jeunesse et de gaieté française, se réalisera-t-il un jour ? Qui sait ? Le nombre augmente de ceux qui s'intéressent à notre œuvre et qui l'aiment. A ceux-là, nous disons, en nous efforçant de rendre à ce mot toute sa fraîcheur primitive, un cordial "merci." Soutiens dans notre passé, ils sont, notre raison de regarder l'avenir avec sérénité.

Mais, il en est d'autres, plus sévères, que certaines incartades ont froissés. A vingt ans, lorsque le sang bout dans les veines, on se laisse facilement emporter. C'est la jeunesse. La malice n'y est pour rien. Et ceux-là mêmes qui jettent les hauts cris seraient les premiers à rire d'une sagesse de front chauve et de barbe blanche chez un confrère plein d'ardeur. Si toutefois, bien inconsciemment, certaines susceptibilités furent atteintes, nous en exprimons notre sincère regret.

Reste une dernière catégorie d'étudiants : ceux qui nous ignorent. Pour un étranger, cela peut sembler bizarre qu'il y ait chez nous des gens aussi peu renseignés. Malheureusement, — il faut le dire tout bas — ce n'est que trop vrai. Quelques-uns semblent vouloir ne rien apprendre de ce qui touche l'Université. C'est regrettable. Après de nombreuses et vaines tentatives, nous laissons à nos amis le soin de nous en faire connaître. Peut-être seront-ils plus heureux et pourrions-nous voir avec plaisir, quand septembre reviendra, s'unir aux énergies anciennes d'autres plus neuves et d'autant plus fortes qu'elles seront demeurées jusqu'alors inactives.

Donc, l'année universitaire s'en va et l'Escholier avec elle. Mais son départ fait mentir le vers du poète :

"Partir, c'est mourir un peu."

S'il quitte à regret tous ceux qui l'ont aimé, s'il s'efface docilement dans le mutisme de la vacance, il n'en garde pas moins intactes son ardeur et sa vie. Il part. Oui, mais c'est pour revenir dans quelques mois, rajeuni, ragaillard, enthousiaste, pour ramener le doute chez l'étudiant convaincu de la mort de ses illusions, comme pour conserver chez le nouveau toutes celles dont son cœur déborde.

LA DIRECTION

LETTRÉ DU PRÉSIDENT DES É. E. D.

Je me sentirais coupable si je laissais disparaître le dernier numéro de l'Escholier sans faire mes adieux de fin d'année à ceux qui m'ont élu au poste de président des E.E.D.

Pour résumer les événements qui se sont passés sous ma présidence, je dirai que, nommé à cette fonction le 30 novembre 1916, et constatant que la sortie des Etudiants de Droit était fixée au 18 décembre, et que vers le 14 décembre nous avions des examens à passer, il a été impossible au Conseil de régir de la Faculté, dans les 15 premiers jours de son office d'organiser quoi que ce soit pour la fin d'année 1916.

Revenus à la Sapiente le 15, nous nous sommes aussitôt mis à l'œuvre pour monter une pièce interprétée exclusivement par des Etudiants. Cette innovation, que le Conseil a approuvée comme excellente, n'a malheureusement pas eu le succès qu'elle méritait, j'entends au point de vue financier. Pour le prouver par l'éloquence des chiffres, "ces chardons du discours" nos lecteurs trouveront dans ce numéro l'état de comptes de cette année.

Par avance, vu les grandes dépenses occasionnées par ce nouveau genre de manifestation universitaire, le Conseil ne s'attendait pas à un énorme bénéfice. Son but n'était pas uniquement et principalement "de faire de l'argent," mais de montrer la Faculté sous un jour plus profitable, plus digne et vraiment en accord avec les capacités des E.E.D. qu'on est convenu d'appeler "les étudiants de la faculté intellectuelle." C'est pourquoi le Conseil n'a pas été surpris outre mesure du peu de profit de cette séance.

Mais, d'un autre côté, il le fut en constatant le rarissime nombre des Etudiants qui ont assisté à sa soirée théâtrale.

Nous avons, en effet, constaté qu'au Ritz-Gagnon, il ne s'était vendu que 20 billets de 75c. aux étudiants, dont 9 aux E.E.M., ce qui réduit le nombre des Etudiants en Droit qui étaient présents ce soir-là à 11 sur 180, plus une quinzaine dans l'orchestre et 15 sur la scène.

Cette constatation numérique assez pénible pour la Faculté, surtout pénible quand elle est rendue publique dans l'Escholier (journal qui ne se vend pas seulement à l'université) ne m'est inspirée ni par rancune ni par haine, mais, plusieurs ayant manifesté le désir que le président rendît des comptes — et à juste titre je l'admets — dans notre gazette universitaire, je les rends avec sincérité et loyauté, impartialement et sans coups d'encensoir.

Qu'on ne vienne donc pas dire plus tard par un article intitulé — je suppose — par "Misc au point," MM. du Conseil, lavez donc notre linge dans la cuisine, en famille !

Ceux de nos lecteurs désintéressés de l'extérieur riront, les intéressés diront : "Il a peut-être raison au fond."

LES DERNIERS JOURS D'UN CARABIN



Il est résulté de cette soirée du 6 fév. 1917 quelques dollars et beaucoup de désillusions.

Alors devant l'apathie universelle, devant cette indifférence pénible qui existe entre les faits et gestes du Conseil d'un côté et des Etudiants de l'autre qui le regardent agir, se contentant de regarder, comme un badaud contemple une annonce sur un mur ou un écriteau à enrôlement, nous nous sommes demandé ce qu'on pourrait bien faire pour intéresser la gente étudiante. Bals, conférences, concerts, etc., ont passé devant nos yeux comme à travers un kaleidoscope et de tout ce prisme de projets tournoyants, il n'en est résulté que du blanc.

Nous ne voudrions pas cependant, laisser finir l'année sans vouloir organiser "quelque chose," nous le ferons donc avec plus de doute que d'espoir.

Le Conseil a donc résolu de faire un voyage à Soré, où les acteurs de "La Chasse aux Corbeaux" iraient répéter cette comédie.

A 9 hres, nous partirions de la gare Viger par le train de Québec, celui de Berthier nous mènerait au bateau qui traverse le fleuve à cet endroit vers Soré, le retour se ferait le même soir par le "Montréal" ou le "Québec," de sorte que la Faculté ne manquerait que les deux cours du matin.

Avec les recettes de ce voyage, nous pourrions fort bien organiser un concert-boudane en l'honneur des finissants.

Fassent l'avenir et l'équilibre ne pas casser le pot-au-lait.

Ce n'est pas tout.

Je veux vous parler de choses plus importantes.

Les Etudiants ont encore dans la mémoire le programme que nous avons élaboré lors des dernières élections, lequel programme comportait la réorganisation de la Fédération et partant de la maison générale des Etudiants.

Ce projet n'a pas été abandonné.

Nous avons fait maintes démarches cette année pour obtenir une maison d'abord, assurés qu'une fois celle-ci trouvée, la Fédération viendrait comme effet nécessaire.

En effet la Fédération ne pouvait marcher, au point de vue financier, sans que celle-ci eût des quartiers généraux.

Sans Maison des Etudiants, la Fédération est pratiquement inutile.

Nous avons vainement apporté à l'appui de notre demande le vieux proverbe "mens sana in corpore sano," on nous a répondu par cette réfutation suprême : "L'instruction d'abord." Mais tout n'est pas perdu.

Une pétition générale des étudiants demandant aux chefs de l'ancienne Fédération de s'occuper de nouveau de la Jeunesse étudiante en dehors de ses cours, amènerait certainement nos supérieurs à prendre en haute considération notre demande.

(Suite à la troisième page)

LE QUARTIER LATIN ET SES POETES

Les directeurs de l'*Escholier*, jugeant qu'Ildephonse Sansvergogne était seul capable de donner une appréciation assez juste, assez intelligente surtout, de la conférence de M. Paquin sur "le Quartier latin et ses Poètes," m'ont supplié d'en faire le compte rendu. Mais les grands journaux, sans mon consentement, se sont emparés de mon sujet la semaine dernière. Il me reste bien la ressource d'exprimer mon opinion du programme musical. Mais je n'ose pas m'aventurer sur ce terrain dangereux, malgré que je sois l'auteur d'un "discours sur la musique" qui fut fort goûté jadis de mon professeur de rhétorique et dont je vous régalerai un jour, intelligents et chers lecteurs.

N'ayant donc à me prononcer ni sur la conférence de M. Paquin, ni sur le programme musical de la soirée, je me sens tout à fait à l'aise pour déployer mes talents de critique impartial.

Le sujet que je me propose de traiter, intelligents et chers lecteurs, sera divisé en trois parties principales: *avant, pendant, après*. Je me fendrai peut-être à la fin d'une petite péroraison qui ne manquera pas d'être très jolie.

AVANT

La séance avait été annoncée pour huit heures et demie. Cependant, à huit heures et vingt-neuf minutes, trois personnes s'écrasaient déjà à la porte de la vaste salle des messieurs du Saint Supplice. Peu à peu, cependant, abondèrent des gens de tout âge, de toute sève, de tout genre: hommes, femmes, vieillards, enfants, journalistes, poètes, musiciens, artistes, et même quelques étudiants envahirent les banquettes. La foule à peine entrée se mit à trépigner d'impatience. Quelques-uns ne pouvant plus tenir en place, semblant avoir le feu... aux banquettes, quittaient les premiers rangs pour se réfugier aux derniers, d'autres fuyaient l'arrière pour le front. On remarquait dans l'auditoire le poète Claude Parasol, portant une "défroque de nankin" comme dirait Ubald.

Puis la musique préluda. Il y aurait peut-être moyen d'intercaler ici mon discours sur la musique... Non, ma péroraison a besoin d'être retouchée. Je le réserve, intelligents et chers lecteurs, pour l'*Escholier* de l'an prochain.

Après la musique, allocution de Jean Chauvin qui parla, comme ça, sans papier ni souffleur. Il dit quelque chose des poésies de M. Paquin qui sont "symbolistes, sincères et vivantes" et aussi du Quartier latin; et j'entendis une "gente pucellette" comme dirait Girard Colombel, murmurer à l'oreille de son voisin: "Georges, mon chou, l'quartier latin c'est-y l'quartier de l'archevêque Blumen-thal?"

M. Jean Chauvin fut chaleureusement applaudi. Quand le silence se fut rétabli, M. Paquin fit son apparition sur les planches, la chevelure bien peignée, le menton bien rasé, la taille emprisonnée dans un élégant *morning-coat*. Il fut accueilli avec un enthousiasme délirant. Canons, parapluies, chapeaux, mouchoirs, poudrettes, s'échappèrent des mains qui éclatèrent en applaudissements frénétiques. Pourtant "j'entendis couler une larme" (cf. *Ce que disait la flamme*, d'Hector Bernier): "Je croyais, dit une jeune nymphe, le voir arriver avec une longue barbe, de longs cheveux, un bérêt et des pantalons de velours et une pipe de plâtre — comme dans les livres."

PENDANT

Mesdames, messieurs, articula Ubald d'un ton bref n'admettant pas de répli-

que. Un silence respectueux accueillit les paroles du conférencier. Celui-ci donna alors sa conférence, un petit chef-d'œuvre, que les lecteurs de l'*Escholier* pourront lire dans le *Canada* de vendredi et samedi derniers.

Plusieurs fois, il fut interrompu par des applaudissements enthousiastes. Il en profita pour se rincer le gosier avec un certain liquide contenu dans une carafe mais qu'il avait le soin de verser d'abord dans un verre et que des malins ont prétendu être de l'eau.

Il y a une fin à tout, a dit un sage. Il y en eut une aussi à la jolie conférence d'Ubald — suivie d'applaudissements flatteurs, prolongés et mérités.

APRÈS

La musique recommença. Mon discours sur la musique paraissait avec avantage ici... Mais il y a la maudite péroraison à retoucher. Patientez jusqu'à l'automne prochain, intelligents et chers lecteurs.

Quand tout fut consommé, la foule se retira dans un pieux recueillement. On s'entretenait des choses vues et entendues:

— "Sphinx, Parasol, Halluciné, drôles d'animaux tout de même dans cette arche!"

— Ubald fut bien, fut concis, intéressant, sobre...

— Pas vrai!...

Et j'arrive à la péroraison. Moment critique à la vérité.

Lorsque, quelque soir, sous la splendeur d'une nuit d'été, vous êtes assis sur les bords enchanteurs du fleuve géant, il vous arrive peut-être parfois d'entendre... Pardon, intelligents et chers lecteurs; j'allais vous donner la péroraison de mon discours sur la musique. Ce sera pour l'an prochain, je vous le promets. J'en ferai une autre en même temps pour cette intelligente critique. — Voyez-vous, je suis très occupé à ce moment.

Ildephonse SANSVERGOGNE

ETAT DE COMPTE

DE LA SEANCE DU 6 FEVRIER 1917, DES
E.E.D., AU MONUMENT
NATIONAL

DEPENSES

Salle, location	\$ 50.00
Arbour et Dupont, imprimeurs	26.00
Daoust et Tremblay, imprimeurs	7.00
Ponton, Jos., costumier	10.00
Mlle Tremblay, impression	15.00
M. Péloquin, peintre	2.50
Piano	8.00
Transport, instruments de musique	2.00
H. David, E.E.A.D.	5.00
Poinçonneurs et receveurs des billets à la porte	5.00
Acteurs, rafraichissements	5.25
J. C. Paré	5.00
Mise en scène	3.25
M. Filiatrault, chef de la scène	1.25
Péloquin, E.E.L., impression musicale	1.00
Messagers et tramways	.60
Total	\$146.85

RECETTES

MM. les professeurs de la F. de droit	\$ 25.00
Annonces, programmes	20.00
Billets vendus par le président	28.00
Billets vendus par les étudiants	49.75
Billets vendus au Ritz-Gagnon	5.00
Billets vendus à la porte	30.00
Total	\$157.75
Total des dépenses	\$146.85

Bénéfice \$ 10.90

ED. CHAUVIN,
Prés. E. E. D.



J.-H. LANGEVIN

Téléphone:
EST 4812



Salle
de Billard
"Monarch"

12 TABLES de POOL

Billards anglais et français

La seule salle de billard du Quartier Latin, sous la direction des
Canadiens-français

Etudiants, il faut aider les nôtres.

A LOUER

M. Langevin offre à louer une grande salle de 50 x 100 pieds, au-dessus de la Salle de Billard Monarch, comprenant vestiaire, pour hommes et pour dames, fumoir, bureau privé, etc., à raison de \$20.00 par soirée. C'est l'endroit idéal pour les réunions, assemblées publiques, danses, etc.,

217, rue Sainte-Catherine Est

PRÈS SANGUINET

MONTREAL

Cinéma PASSE-TEMPS Cinéma

LE RENDEZ-VOUS DE L'ELITE CANADIENNE-FRANCAISE

SAMEDI — DIMANCHE

Grande production de la Compagnie Fox. — Titres en français

LA SORCIERE, de Victorien Sardou.

Le grand artiste ROBERT MANTELL tient le premier rôle

LUNDI. — MARDI. — MERCREDI

Clara Kimball Young dans LE STIGMATE DE LA HONTE

MAX LINDER, le comédien parisien dans "MAX VEUT UN DIVORCE"

Nap. LeChasseur.

Phone Est 6413

Fit - Rite Tailoring Limited

485, RUE STE-CATHERINE EST

Nous tenons à la disposition des étudiants un assortiment choisi de chemises, cravates, faux-cols, chaussettes, sous-vêtements, etc.

Nos pardessus et habits de printemps sont notre orgueil: ils feront le vôtre.

BRUNEAU & MARTINEAU,

EST 4853.

126, SAINT-DENIS, TABACONISTES.

Assortiment complet de cigares, cigarettes, pipes et tabacs

PAPETERIE, CRAYONS, ENCRE, ETC

COSTUMIERS

Hôtel de Ville et Sainte-Catherine

Costumes à louer pour bals masqués, mascarades, soirées, etc., aussi un choix de perruques et postiches

EST 697

BONIN FRÈRES

Merceries et Chapeaux

10% D'ESCOMPTE
AUX ÉTUDIANTS.

5 MAGASINS A MONTREAL

ROYAL STORE

266, rue Ste-Catherine Est

Venez chez nous, faire votre choix
de merceries

Grande variété de cravates, foulards, mouchoirs, chapeaux, etc.

Le seul endroit où l'on puisse se procurer les
rubans aux couleurs des différentes
facultés

10% D'ESCOMPTE AUX ETUDIANTS

Canadien - Français

ANGLE SAINT-ANDRE ET SAINTE-CATHERINE

SEMAINE DU 7 MAI 1967

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE

Drame en 5 actes et 6 tableaux par F. MEYNET

C. PAPPAS & CIE

BONBONS FAITS A LA MAISON
RAFRAICHISSEMENTS, CIGARETTES
Angle St-Denis et Ste-Catherine

Ce journal est imprimé à l'IMPRIMERIE POPULAIRE (limitée), 43, rue Saint-Vincent, Montréal, et publié par la Cie de l'*Escholier*.

CHRONIQUE MUSICALE

(SUITE)

Il s'agit donc, aujourd'hui, d'apprécier le programme du concert Laurendeau-Morin. Nonobstant les apparences, ce programme comprenait en réalité deux parties: l'une, musique traditionnelle, où Chopin et Liszt touchaient à Pugno; l'autre, sonorités dites futuristes, où deux Canadiens coudoyaient les chefs d'école, Debussy et Ravel.

Une œuvre est-elle signée Chopin, un nom pareil annonce de la beauté. Néanmoins un passage de la composition m'a paru tapageur. On a dit d'Homère: "Aliquando dormitat bonus Homerus." De même, on a beau s'appeler Chopin, on peut s'oublier de temps à autre. Quant à l'artiste hongrois, sa rapsodie, sans doute, a charpente solide et illustre parfaitement le mot de Mme de Staël: "la musique est une architecture de sons." Mais aux mélodies bigarrées, étranges de Liszt, je préfère de beaucoup "les Soirs," de Pugno. Quelle clarté de phrase! voilà de l'art français! L'intelligence, comme l'oreille, a du plaisir à suivre, dans le champ des notes, la mélodie qui va, vient, se promène et autour de laquelle s'élancent en arpegges de sveltes accords. C'est de la musique.

Il est impossible d'en écrire autant des morceaux futuristes. Le lecteur le remarquera, je m'abstiens de juger en général les productions ultra-modernes, j'ai soin de borner ma critique aux œuvres interprétées avec tant de talent, le dix-sept, par MM. Laurendeau et Morin. Repoussons du pied le monstre de Grovez. Il y a le brave petit tailleur. Titre fort juste. Il faut sûrement de la hardiesse pour oser offrir à un auditoire de semblables extravagances. Mathieu et Tanguay se sont essayés dans ce genre acrobate, quelquefois la tentative a été heureuse. Sur la demande de M. Mathieu, une nymphe aurait consenti, paraît-il, à venir sautiller devant les spectateurs, puis aurait subito pris peur et fui. Pour moi et, qui sait?, pour plusieurs, l'apparition est restée invisible. Au moins, sachons reconnaître les efforts de nos jeunes compatriotes et souhaitons leur sincèrement d'appliquer leur travail à des entreprises moins risquées.

Enfin, au programme, trois numéros importants: le *Paon*, de Ravel; *Vent d'ouest* et *Chanson des petits enfants*, de Debussy. Essayons de juger.

La musique est l'art de combiner les sons d'une manière agréable à l'oreille, lit-on dans le dictionnaire. Cette définition a une présomption de vérité, car le Larousse est censé composé par des hommes compétents, et courant des règles de la définition et en état de les appliquer. Ces règles dépendent, non du sentiment d'un chacun, mais de la logique. Tant que des arguments contraires n'auront pas démolé les preuves qui étaient cette définition de la musique j'ai le droit incontestable de la croire fondée. Le subjectivisme en art ne se légitime pas plus qu'en philosophie.

Donc la musique est un art, celui de combiner les sons d'une manière agréable à l'oreille. Cet argument obéira à certains préceptes dont l'influence produira de l'ordre dans l'amas des notes, par l'ordre, de la proportion, par celle-ci, de la beauté! La mélodie, le rythme, l'harmonie, voilà les ressources à la disposition du musicien pour fabriquer une œuvre d'art. D'où viennent ces lois? L'expérience les a révélées, à la vue de tant de compositions, si diverses par la nature, si parentes par la beauté, les chercheurs se sont mis en quête des éléments qui, en chacune, provoquaient l'émotion agréable. Dans chaque composition, l'analyse a découvert les mêmes principes et on a donc légitimement

conclu: des lois conditionnent la musique et dans la mesure où l'auteur les respectera, il fera du beau.

Quel souci de ces règles MM. Debussy et Ravel montrent-ils dans le *Paon*, le *Vent d'ouest* et le *Chant des petits enfants*. Leur système même s'y oppose. L'harmonie seule, et encore, forme la base de leur méthode. Voici que j'entends de magnifiques accords, un soupçon de mélodie commence à me chatouiller le tympan, mon imagination monte à petits pas vers le rêve. Pan! un plaqué formidable me fait dégringoler jusqu'au sous-sol de la clef de *fa*. Parfois les alliances de sons deviennent si joliment criardes, d'un faux si désespérant que les auditeurs éclatent de rire. De l'émotion alors ressentie, rapprochez la sensation éprouvée en écoutant une œuvre de St-Saëns. De quel côté apparaît l'émotion esthétique révélatrice de la beauté?

Le *Vent d'ouest* et le *Paon* ont la prétention d'être de la musique représentative. Projet absurde! Jamais la musique n'arrivera à donner la sensation des couleurs. Vibrations sonores et vibrations lumineuses, malgré les analogies, restent des phénomènes distincts, perçus dans des milieux et par des organes différents. Comment une couleur réussira-t-elle à émuover l'oreille? Celle-ci agit sous le choc sonore. Ce qui impressionne la rétine, ce n'est pas un coup, c'est un dessin réfléchissant la lumière. La musique sera descriptive en ce sens qu'elle créera en nous, par ses moyens propres, les mêmes sentiments que fait naître dans l'âme la vue de tel paysage, de tel objet. Désirer davantage me semble, pour la musique, dépasser ses bornes.

La naïveté, à certains moments exquise du *Chant des Enfants*, le bizarre, sinon la drôlerie des airs captivent l'attention. Qu'on compare cela à une chansonnette de Botrel du même genre et qu'on se prononce. Un partisan de Debussy répondra peut-être: "vous manquez d'intuition." Tant mieux. Je me contente d'avoir du bon sens et du goût. La mode est sacrifiée, mais mode n'est pas toujours synonyme d'intelligence.

Si les mêmes qualités, ou plutôt les mêmes défauts, se retrouvent dans tous les ouvrages de Debussy et de ses disciples, un immense service aura été rendu à l'art musical. Les compositeurs constateront qu'à s'affranchir des lois, si peu nombreuses, auxquelles l'art doit s'astreindre, on y perd toujours. L'expérience futuriste servira à la musique comme il est utile au voyageur de faire fausse-route: son imprudence, surtout sa fatuité, l'ont conduit loin du terme; ramené sur le vrai chemin, il atteindra son but. Ainsi, les notes, troupeau redevenu docile, se laisseront guider par la houlette sûre de leurs pères immortels, la mélodie, le rythme, l'harmonie; elles iront, comme autrefois, dans les belles prairies de l'art, s'ébattre et réjouir, par leurs bonds gracieux, l'œil de ces privilégiés du sort, à qui Euterpe permet de visiter son idéal royaume.

Pierre NISARD

Mercredi 2 mai 1917.

RAMOLLOT

Les pioupious du papa Ramollot se sont plaints de ce que les lentilles qu'on leur sert sont intolérables. Le colonel fait l'inspection des cuisines; et goûtant à ces lentilles horribles qu'il s'empresse de cracher:

"Excellentes, ces lentilles, excellentes... Pas des lentilles d'officier supérieur, c'évident; mais excellentes lentilles de sous-officiers".

Contraste avec le Ritz-Gagnon où l'on voit de simples étudiants, attablés avec des journalistes et des professionnels, déguster à cœur-joie de la nourriture de colonel, voire même de juge.

LETTRE DU PRÉSIDENT
DES E. E. D.

(Suite de la première page)

Et nous pourrions alors constater que notre jeunesse intellectuelle, par la réalisation de ce projet, y gagnerait beaucoup, non seulement au point de vue santé, mais aussi au point de vue morale.

Cette maison, à l'instar de celle du McGill, en face de notre université par exemple, attirerait les étudiants les soirs et les matins.

Les cinémas, suicide de l'esprit français, les vaudevilles, suicide de l'esprit latin, les salles de pool et autres, remplies de fumée, d'oisiveté et d'abrutissement, suicide de la conversation intelligente, seraient enterrés à jamais par ce qu'on pourrait appeler le rendez-vous des étudiants intelligents qui apprendraient à converser ensemble, à se connaître et à se mêler à toutes les questions qui leur sont propres.

Au lieu de se mêler à la classe des philistins et des flâneurs, au coin des rues, la jeunesse, vivant dans sa véritable ambiance, s'éloignerait peu à peu de ce toxique qui tue notre race, la paresse et l'ignorance.

Alors seulement on pourra constater que les études ne sont pas seulement des machines à baccalauréat, mais bien un outil mis dans nos mains pour finir notre éducation et notre instruction à peine ébauchées au sortir de la philosophie. L'esprit l'emportera sur la matérialité et l'Université n'aura pas à regretter les quelques milliers de dollars qu'elle aura donnés pour cette œuvre.

Et ce sera, je l'espère, pour longtemps. La somme consacrée à cette maison rapportera plus de fruits à l'avenir de la jeunesse que ses donations qu'elle place sur hypothèques à 7%.

La santé, la morale et surtout l'avenir de la classe étudiante n'ont pas de pourcentage.

Le sacrifice d'une somme d'une année vaut bien le relèvement de la jeunesse pour le futur.

Là seulement est le progrès bien compris.

Et j'ai fait cet article non par polémique, mais pour le plus grand intérêt de mes confrères étudiants auxquels je suis intéressé et au nom de qui je suis officiellement chargé de parler.

Ed. CHAUVIN,

Prés. E.E.D.

EXCURSION A SOREL

organisée par les E.E.D. pour tous les étudiants.

Judi, le 17 mai, départ de Montréal (place Viger) 8.15 par le train de Québec jusqu'à Berthier.

De Berthier, traverse à Sorel par bateau.

Dans l'après-midi, promenade à travers Sorel. Visite officielle au maire de Sorel.

Le soir, séance:

"LA CHASSE AUX CORBEAUX"

comédie de Labiche, en 5 actes, par les E.E.D.

Retour le matin, vers 1 hre a.m., par un des bateaux de la Cie "Richelieu et Ontario."

Prix: \$2.25 aller et retour, avec réduction probable. Costume universitaire de rigueur.

LE CONSEIL DE RÉGIE DE LA FACULTÉ DE DROIT.

GALLOMANIE

Un journaliste de Washington interviewe un membre de la mission française, et quelque peu ahuri des tournures élégantes du français: "Votre langue devient de plus en plus intraduisible. C'est un véritable fourvoiement."

—Ah bah! vous me stupéfiez! Et qu'entendez-vous par ces mots?

—C'est que vous autres, Français, vous êtes enclins à une exagération de termes impossibles à rendre dans un langage sobre. Ainsi, par exemple, vous venez de me dire: "Vous me stupéfiez!" Il me semble que le verbe *étonner* eût déjà été trop fort et que *surprendre* aurait largement suffi.

Cette débauche d'expressions superlatives à laquelle vous vous livrez en toutes circonstances m'amuse beaucoup. A propos de tout comme à propos de rien, les Français disent: C'est inouï! C'est renversant! C'est incommensurable!

Ecrivez-vous à une amie pour refuser une invitation: "Ma toute belle, vous me voyez désespéré d'être obligé de refuser votre si gracieuse hospitalité. Une affaire de la plus haute importance..."

Quand vous avez mal aux dents, vous dites: "J'ai une odontalgie épouvantable."

Etes-vous indisposé: "Une migraine atroce me rend fou... Une affroyable névralgie me fait souffrir le martyre..."

Avez-vous à rendre compte d'une pièce de théâtre, vous écrivez: Les décors de cette féerie sont merveilleux, les femmes idéales, l'interprétation prodigieuse...

Voulez-vous faire un compliment à une dame, vous lui dites à brûle-pourpoint: "Quelle délicieuse toilette vous avez!"

Un orateur a-t-il eu quelque succès à la chambre, ses admirateurs déclarent: Untel a été éblouissant de verve, son discours était fulgurant; le feu (d'artifices) de ses raisonnements a enthousiasmé ses contradicteurs eux-mêmes.

—Suprستي! Mais nous devons vous paraître atrocement ridicules.

—Atrocement, non; passablement, oui."

Et comme le journaliste prenait congé: Ma foi, dit le Français, vous n'avez pas tort. Je profiterai de la leçon: mille remerciements.

Mais l'Américain, d'un sourire sceptique: "Je vous en rends neuf cent quatre-vingt-dix-neuf."

LUC

LE RÉGIMENT BLONDIN

Les rédacteurs de l'"Escholier" accusent réception d'une lettre confidentielle les priant d'aider à recruter le bataillon Blondin sans montrer le dessous des cartes. Ils s'en furent dès lors aux quartiers généraux de la "défroque nankin" (Ubald) et furent reçus par un ex-ultraantimpérialiste monsieur Prud'homme. Dit cet expert militaire:

Ce régiment est la plus belle armée de ma vie; je saurai m'en servir pour défendre nos institutions, et les combattre au besoin. J'aurais volontiers fait ma campagne dans les chars de l'Etat; mais ils naviguent en ce moment sur des volcans. Nous procéderons donc à pied: c'est du reste une tradition, dans l'infanterie. Pour satisfaire à cette nécessité, j'ai commandé pour le capitaine Lanetôt une paire de bottines de chez Dussault les seules qui peuvent dévorer l'espace sans briser les jambes. C'est mon opinion, et je le partage sans l'amoindrir.

MES ADIEUX

O toi qui sais aimer, réponds, amant d'Elvira
Comme j'ends-tu que l'on parle et qu'on se dise adieu ?
MUSSET "Lettre à Lamartine."

Je te dis "adieu", "Escholier" comme je le dirais à quelqu'un de très cher. Bien des fois, lorsque je sentais en moi la morsure de la noire mélancolie, je me suis jeté dans les bras toujours ouverts, pour me réchauffer à la douce chaleur de ton cœur d'ami. Cette année plus que jamais tu as compris que nous, les jeunes, avions besoin de quelqu'un en qui nous épancher, de quelqu'un avec qui causer avec cet abandon qui met le cœur à nu. Au milieu de nos tracasseries, de nos craintes, de nos espoirs, de nos bonheurs, tu étais toujours là, nous enveloppant de ta tendresse quand nous souffrions, souriant avec nous quand nous étions heureux.

Sans toi, fidèle ami, où nos âmes auraient-elles pu s'ouvrir, montrer ce qu'elles contiennent de beauté, de tristesse ou de gaieté? Il nous aurait fallu refouler au dedans les émanations de nos sentiments, et de ce qu'ils pouvaient avoir de profitable, nos frères auraient été privés.

Tu t'es répandu partout, l'insinuant jusque dans les caractères les plus renfermés par ailleurs; tu étais la source délicieuse de l'oasis que cherche fiévreusement le voyageur égaré dans le désert. Comme un refuge tu te dressais au milieu de la solitude de notre existence, groupant dans tes murs protecteurs les possesseurs de ce bel apanage de la jeunesse: l'enthousiasme.

Tu soutenais cet enthousiasme, tu l'encourageais, parce que tu y voyais le rayon de soleil éclairant la monotonie dévorante de notre vie. Combien de fois, posant à côté les lourds bouquins aux figures bariolées, n'ai-je pas saisi avec bonheur une de tes causeries, "ô Escholier", et là, oubliant les arides problèmes d'anatomie, je me laissais aller au charme mystérieux et évocateur dont tu étais toujours si prodigue. C'était des heures bien délicieuses que celles passées dans ton intimité, à échanger avec toi les impressions que tu faisais naître, et toujours je me sentais meilleur après avoir causé avec toi.

Et maintenant, il faut se séparer; les dures nécessités de notre vie d'étudiant nous forcent à rentrer dans nos chambres, à nous entourer de volumes et de paperasses, à dominer nos penchants vers la rêverie, pour nous consacrer uniquement à nos études; car si nous voulons que tu reviennes parmi nous, il faut que nous fassions notre devoir, pour que, content de nous, la main paternelle s'étende encore sur nous pour dissiper les nuages qui pourraient obscurcir nos fronts.

Le devoir nous appelle ailleurs, il faut te dire adieu: "Ce qu'il y a de pénible dans un conflit entre le devoir et le sentiment, c'est que le devoir doit triompher". Il triomphera, mais le sentiment demeurera, et l'an prochain, tu nous retrouveras encore, fidèles à ton égide, te consacrant de longues heures de douces causeries, t'aimant toujours! Pas adieu, mais au revoir.

MEDICO.

UN DRAME DANS UNE MANSARDE

Un étudiant, enfermé en son gîte, songeait (car que faire en un gîte, etc.). Les méninges en feu et tout en contemplant amèrement la doublure de ses poches, il cherchait un prétexte assez persuasif pour convaincre sa propriétaire d'accepter quelques jours en acompte sur la somme de loyer qu'il lui devait, le temps étant la seule monnaie dont il pouvait disposer présentement.

Mais son imagination se refusait au travail, trop occupée qu'elle était à enguirlander de significations terribles la petite phrase, pourtant banale, qu'avait lancée tantôt la maîtresse de pension: "Si demain je n'ai pas mon argent, je reprends ma chambre."

Et "dempin" venait avec la rapidité vertigineuse qu'ont connue les carabins dans le même cas. Aussi, notre héros qui, comme Sœur Anne ne voyait rien venir, si ce n'est l'échéance fatale, se

prit-il à maudire du fond du cœur, César et Sésigène qui, reformant le calendrier, n'ont donné aux plus longs mois qu'une extension de 31 jours. Sa préférence, à lui, allait au calendrier chinois qui compte les mois, non par semaine, mais par période de soixante jours; ce qui donne à ces veinards de Célestes deux mois pour remettre leur propriétaire aux... calendes grecques. Volontiers il eût conseillé à sa maîtresse de penser d'imiter les Chinois et de repasser; mais, je l'ai dit plus haut, le prétexte lui manquait et même ne paraissait faire aucun effort pour se présenter.

Enfin, las de chercher, assuré à l'avance de l'inutilité de ses recherches, le malheureux s'inclina devant le sort.

Je n'entreprendrai pas de dépeindre les sentiments multiples et complexes qui suivirent cette résignation forcée, cependant je me dois de vous dire qu'elle ne lui apporta aucune espèce de consolation. La "Conduite Passée," petit fantôme noir qui nous tracasse à différentes époques de notre vie, lui apparut et le morigéna d'importance. Devant les preuves incontestables de prodigalité qu'elle étala, il lui fallut avouer qu'un échevin et lui étaient deux financiers bien différents; que lui n'avait su conduire ses petites affaires; qu'il avait dépensé follement l'allocation paternelle en balhazars intimes au Ritz-Gagnon ou en parties de cinéma monstres et qu'à son livre de caisse, la page des "dépenses diverses" présentait une colonne de chiffres effrayante pour un budget d'étudiant. Il dut encore avouer, sous l'œil implacable de la Conduite Passée, que le résultat net de ces débordements était l'abandon de cette chambre où il croyait avoir travaillé et était sûr de s'être amusé. Aussi embrassa-t-il d'un regard affecté chaque détail de la mansarde quand le fantôme disparu; il en fit lentement le tour. Mais où son émotion atteignit le summum, ce fut quand sa tournée d'adieu le conduisit devant le lit, où tant de nuits il avait endormi ses illusions. Tout en le préparant machinalement, il évoqua les tendres souvenirs que ce meuble lui rappelait. Vraiment, il consentait à boire la coupe amère, mais pas jusqu'au lit. Abandonner ce confident intime de ses rêves, c'était trop dur et la vie bien cruelle de demander ce sacrifice. Que lui avait-elle donné, la vie, pour être en droit d'exiger pareil retour? Que déboires constants. Elle même n'était-elle pas une désillusion perpétuelle? Et son émotion se manifestant maintenant sous forme de sanglots (pas ceux de Musset), l'étudiant saisit brusquement un drap et... s'y moucha.

MORALE

Comme on fait son lit, on se mouche.

MISTOUFLET



R. & A. MASSE

255, SAINTE-CATHERINE, PRES SAINT-DENIS





CHAPEAUX MOUS

Wolhausen . . . \$2.50
 Strathcona . . . \$3.00
 Mallory . . . \$3.50
 Woodrow . . . \$4.00
 Borsalino . . . \$4.50

LES PLUS GRANDS
CHAPELIERS EXCLUSIFS DE MONTREAL

PRENEZ L'ASCENSEUR ET ECONOMISEZ DIX PIASTRES

Mon stock est maintenant au complet et tous les derniers modèles de tissus et dessins qui conviendront aux gens les plus difficiles et les plus recherchés dans leur mise, et nous vous garantissons une économie de \$10.00.

Tous les jours de l'année je vends des complets et des pardessus de \$25.00 pour

\$15.00 AU LIEU DE **\$25.00**

MAGASIN D'HABILLEMENTS DE

ROBINSON

A L'ETAGE SUPERIEUR

DEUX MAGASINS :

- 1—Immeuble Dandurand, angle des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis
- 2—Angle des rues Sainte-Catherine et Peel, entrée: 152 rue Peel

Positions pour Vacances d'Été

Le moyen idéal de défrayer vos propres dépenses universitaires

La Canada Steamship Lines Limitée offre sur ses bateaux de passagers et de fret, des positions d'aides à la roue, d'hommes de pont et de garçons de table.

Léger travail. — Bons gages. — Beaucoup de temps libre

VOYAGES ENTRE QUEBEC ET MONTREAL, PRESCOTT ET MONTREAL, SAGUENAY-MONTREAL

POUR TOUTES INFORMATIONS, S'ADRESSER A

J.-A. LABRECQUE, 128-est. Saint-Paul, MONTREAL



Tél. Bell Est: 1584

Chas G. deLorimier

Fleurs naturelles et artificielles

250, rue St-Denis, 250
Montréal

SPECIALITÉ: Tributs floraux funéraires

Grand choix: articles de fantaisie

PALAIS DES FUMEURS DE LAVAL

HONORE LAFLEUR

Propriétaire

Spécialité de cigares domestiques et importés
Tabac en feuilles et tabac haché

TEL. EST 734.

169, SAINT-DENIS

TEL. EST 6954.

United Quick Shoe Repairing Co.

DUGAL & FRERE, Props.

TOUTES SORTES DE REPARATIONS FAITES EN UN CLIN D'OEIL

41a Ste-Catherine ouest, près St-Laurent

La Cie J. & C. BRUNET, PLOMBIERS

Fournisseurs de la "Maison des Etudiants"

223 St-Laurent. Tél. est 1835

Librairie Saint-Louis

NORBERT FARIBAUT, propriétaire

Papeterie, Fournitures de bureaux, Livres, Revues, Romans, Journaux, Jouets, Articles religieux et de fantaisie, Impressions et reliure.

288, RUE SAINTE-CATHERINE EST (Près Saint-Denis)

Voulez-vous avoir des chaussures durables, fortes, élégantes, allez chez

DUSSAULT

281 Est, St-Catherine

LA NOCE

Puisque vous ne connaissez pas Baptiste, le garçon à mon oncle Clophas, le gros cultivateur de St-Martin-les-Bains, et que d'autre part, mon cousin joue dans cette noce un rôle très caractéristique: je me flatte de pouvoir vous le présenter.

Ce parent qu'on m'a donné n'est pas beau, je dirai même qu'il est assez vilain, mais il a dans son expression quelque chose qu'on ne peut se défendre de remarquer, surtout quand il s'exprime en colère; ce sont ses pieds. Ils sont magnifiques ses pieds. Longs et larges comme des feuilles de rhubarbe, ils appartiennent à l'espèce qui fait vivre les marchands de vaisselle. A les voir de loin on est écrasé d'admiration, de près, on est écrasé tout de bon. Mais j'aurais tort d'en médire, car on voit l'avantage de ces pieds-à-terre pour se reposer et j'ai toujours blâmé Baptiste de n'en être pas plus fier, c'est en effet la seule originalité dont il fut doté à sa naissance; le reste de son physique répondant très bien à la définition ancienne de "cheville à poil."

Au moral il est aussi intelligent qu'une poule et pas beaucoup plus délicat qu'un agent de police. Quant à ses passions, s'il en a, elles sont tempérées par les menaces paternelles.

Je ne dirai rien de son caractère qui est celui de tous les jeunes gens qui, au sortir de l'école primaire, ont vu leur carrière arrêtée par une porte d'étable; mais je me dois de vous dire qu'il est propre.

Maintenant, que Baptiste soit devenu amoureux en dépit d'Henri IV qui, le premier je crois, popularisa l'industrie des miroirs, cela n'a rien qui surprenne: "Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas," et que j'ignore. Mais que Rose ait consenti à épouser Baptiste, c'est là le comble. Car, entre toutes les femmes, le choix de mon parent s'est trouvé d'accord avec Rose. Et Rose n'a pas dit: "non."

Qu'une Berthe au grand pied eût éprouvé pour Baptiste le sentiment connu, cela s'expliquerait encore par une théorie quelconque de "sympathie spontanée"; mais Rose, le plus joli brin de fille d'une paroisse qui se vante pourtant d'en posséder quelques-unes! Rose qui, comme un frais bourgeon, s'est épanouie sous l'aile caressante des zéphirs, en buvant du soleil! (Laissez donc, c'est du lyrisme nouveau.) Rose, l'une des rares de son sexe à être jolie sans le savoir et dont les yeux très purs, sans cesse élevés vers le ciel vous y mènent avec eux! Non, vraiment, c'est illogique.

Je sais que LaBruyère parle quelque part d'une jeune femme belle et spirituelle qu'un prince seul était digne d'épouser et dont le cœur était déjà donné à un petit monstre sans esprit. Je sais encore une foule d'exemples semblables; mais je m'en moque, car, j'ai moi-même une théorie très longue et très juste sur ce caprice sentimental. Tenez! je vais vous en faire part et vous allez voir que ma théorie en vaut une autre. D'abord je...

—Pardon, et la noce?

—Quelle noce?

—La noce de votre cousin, parbleu!

—Ah! ma théorie ne vous intéresse pas, vous préférez la noce? Soit, parlons-en. Ainsi vous croyez que Rose aimant Baptiste et vice-versa, c'était une raison pour les unir? Originale façon d'entendre l'amour que vous avez là. Heureusement que je ne suis pas de votre opinion, car j'ai fait rater le mariage... Parfaitement!

Quand j'ai appris les fiançailles de Baptiste, aussitôt j'ai pensé: "Après Aucassin et Nicolette, Paul et Virginie, Des Grieux et Manon, et Alfred et Geor-

ges; cette idylle: Baptiste et Rose," n'a aucune chance de passer à la postérité et d'ailleurs ce cousin à moi ne sera pas heureux en ménage. Ça, par exemple, je n'aurais pu dire pourquo, mais j'en étais convaincu. Alors comme j'ai l'esprit de famille très développé, étant parti très jeune de la maison, l'idée que mon parent pût être malheureux m'a navré et je me suis employé à rompre son engagement. J'y suis arrivé, mais en payant de ma liberté la rançon de Baptiste, car Rose exigea que je le remplace devant M. le Curé. La condition était dure et tout autre à ma place aurait hésité, moi je ne connais que mon devoir, j'ai accepté de suite. Quant à la noce qui vous intéresse si fort, — la mienne — elle aura lieu dans x... ans, quand je serai reçu avocat et, bien entendu, si d'ici-là aucun de mes parents n'a la sottise idée de m'obliger par un service identique à celui que j'ai rendu à Baptiste. En attendant, je ne lance pas d'invitation.

TRIVELIN

EXCURSION

Depuis le matin, je m'étais engagé dans une contrée inconnue où je roulais à l'aventure, inconscient de la direction suivie.

A mesure que j'avancais sur la route, le pays devenait plus sauvage: des tourbillons de poussière enlevés par le vent, rendaient toute respiration impossible. La végétation était absente; à perte de vue s'étendait seulement une morne plaine, couverte d'une herbe chétive, grillée par le soleil. On se sentait dans un endroit pauvre et perdu, loin de toute civilisation et de tout progrès. Cependant, entre deux escarpements de rochers, dans un bas-fond que je n'avais pas soupçonné, je découvris quelques habitations d'une construction rustique, formées de planches de bois reliées par du torchis. Quelques-unes étaient construites de cailloux retenus par une substance ressemblant au mortier. Autour de ces demeures, quelques naturels s'agitaient, l'air hagard, comme minés par la soif et la faim. Quand ils me virent, ils se précipitèrent sur moi avec rage, essayant de m'attirer dans leurs maisons pour me dépouiller de mon or et de mes vêtements.

J'allais succomber sous leur furieuse attaque, lorsqu'un homme vêtu d'un maillot bleu et d'un vieux chapeau de paille (tristes vestiges d'une splendeur disparue), fendit la foule et m'attira vers lui.

Je réprimai mal un cri d'étonnement; dans mon défenseur improvisé, je voulais de reconnaître le fameux banquier grec, *Εχουαι Αργυρον*, de la Grande banque d'Athènes, si avantageusement connu sur le marché de Montréal. Je considérai avec stupeur cet homme que j'avais vu autrefois dans une brillante situation, remplissant l'Amérique de son faste et qui, maintenant, habitait dans ce pays de sauvages et semblait, par ses habits minables, en être réduit au dernier degré de la misère.

Sans oser l'interroger sur les terribles causes de cette catastrophe, je le suivis chez lui. Il habitait, avec sa famille, deux misérables chambres, dégarnies de tout, qu'une indigène avare leur louait au mois pour un prix fabuleux. En chemin, nous rencontrâmes ses enfants, qui, eux aussi, semblaient être dans le plus complet dénuement. Leurs pauvres petits pieds nus s'écorchaient sur les pierres et le sable sec, et, sur leur dos, de lourds filets mouillés devaient rapporter la pêche destinée au modeste repas du soir. Plus loin, je reconnus beaucoup de personnes, ayant, encore l'hiver dernier, une

ALBERT DUGAS

Successeur de P. J. DUGRÉ, Engr.

Le jeune chapelier à la mode — où vous trouverez le plus bel assortiment de

PANAMAS ET SAILORS DE PAILLE
CHAPEAUX DURS ET MOUS DU DERNIER STYLE

Venez en foule chez

ALBERT DUGAS, 413, rue Ste-Catherine Est

Près de la rue St-Hubert

Téléphone: EST 1871



Beuverie Baillargeon

256-EST STE-CATHERINE

Préparations spéciales de "bisailleurs" pour les étudiants. La seule brasserie classique du quartier latin.

La Vraie Place

Pour vos chapeaux et casquettes, à prix modérés, est l'angle des rues Berri et Sainte-Catherine

Votre visite est sollicitée.

place envinée dans la société montréalaise, et qui semblaient être, maintenant, toutes tombées au même degré de misère. Tous ces gens habitaient de petites tentes de toile ou de modestes baraques en planches et passaient leur journée, à moitié nus, cherchant leur maigre pitance parmi les rochers.

Je n'eus pas le temps de sonder la cause de ces misères subites, car n'ayant pas l'intention de séjourner plus longtemps aux bords de mer, je repris le soir même l'express de Montréal.

Ce fut la fin de mon Excursion à Old Orchard.

REG

(Tête du lecteur.)

Collaboration féminine

LE PORTRAIT

DE MON COUSIN

Il importe peu que vous connaissiez la hauteur de sa taille, la teinte de ses cheveux, que vous sachiez si ses yeux ont emprunté du Midi leur couleur ou s'ils reflètent le ciel de chez nous, c'est au moral que je veux vous le présenter.

Mon cousin est ce qu'il y a de plus complexe au monde. Il est à la fois détestable, aimable, bavard, taciturne, enjôleur, que sais-je encore! Il a la langue délicate comme une femme; il parle de modes avec autant de verve qu'il met de chaleur à causer de politique. Sa façon de trancher les questions m'exaspère: si je dis blanc, il répond noir. Il me suffit d'émettre une opinion pour qu'il s'empresse de la contrecarrer. Il me taquine, il m'invective, je riposte, il gesticule, je lève la main, bref, pour un peu nous nous battons comme des chats. N'allez pas croire que ces orages ont des conséquences graves; par bonheur, les jours d'accalmie succèdent aux tempêtes, et quand mon cousin fait l'agneau, je rentre mes griffes. C'est alors qu'il me comble, je suis un ange, rien de plus fin n'existe sur terre!... Je feins de croire en sa sincérité. Je fais patte de velours pendant trois, quatre jours, une semaine même, et vlan! les éclairs, la foudre!...

Il n'est pas méchant mon cousin, certes non, il a un cœur d'or et ses générosités ne se comptent plus. Entre nous, il s'établit un courant de sympathie si puissant que d'un seul regard il saisit ma pensée et je devine la sienne. Il nous arrive souvent de prononcer exactement les mêmes mots à la même minute (hors les discussions...).

J'ignore comment on pourrait qualifier le sentiment que nous éprouvons l'un pour l'autre. Quant à moi, je le déteste de tout mon cœur, puis... je l'aime de la même manière.

Sur ce, je vous salue et vous prie de ne pas me trahir, mon cousin serait furieux!

FRIMOUSSE.

CARTES PROFESSIONNELLES

Téléphone: MAIN 7713.

Alfred Labelle

AVOCAT

Chambre, 53
EDIFICE DULUTH

ANGLE NOTRE-DAME ET SAINT-SULPICE

Caser postal 1473.

Tél. Main 856.

J. S. LAMARRE, B. A., L. Ph.

AVOCAT

IMMEUBLE DULUTH

50 RUE NOTRE-DAME OUEST

Tél. MAIN 1397.

Résidence: 1473, Saint-Denis
Tél. Saint-Louis: 3809.

Honoré Parent, L. L. L.

AVOCAT

Édifice "La Sauvegarde"

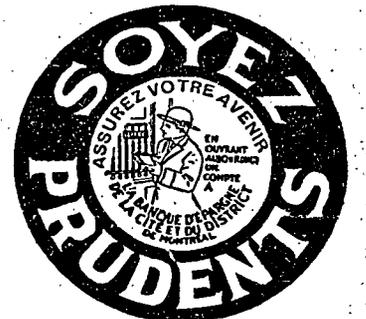
Société légale: LAMARRE & PARENT
92, NOTRE-DAME EST, MONTREAL

Tél. Main 4040

St-Louis 2168

VICTOR PAGER

AVOCAT

Département de la
COLLECTION: EDIFICE POWERA Messieurs les Etudiants
de Laval et à leurs
Jeunes AmisBUREAU PRINCIPAL ET 14 SUCCURSALES A
MONTREAL

Prenez l'habitude de l'épargne, et vous aurez contribué votre part à la prospérité du pays. Nous vous réservons toujours le meilleur accueil que votre compte soit gros ou petit.

A.-P. L'ESPERANCE
Gérant général.

RÉS. TÉL. BELL EST 3131

R. DUGUAY & CIE

CHAPEAUX, CASQUETTES

Spécialité: CRAVATES

115 Ste-Catherine Est, Montréal
Vis-à-vis La Patrie

LE DEVOIR

EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DES
ÉTUDIANTS ET DE LEURS AMISparce qu'il publie les meilleurs
articles Littéraires et Politiques,
comme aussi toutes les nouvellesLe DEVOIR peut être lu par tous
les Membres de votre Famille.

VAINS SOUPIRS

Une jeune fille de 18 ans.

L'étudiant en médecine de 27 ans.

Elle. C'est vrai, j'ai eu quelques torts, celui surtout d'avoir été, avec vous, trop complaisante. Je ne regrette rien, car, après tout, ces marques de politesse étaient pour solidifier notre amitié et non pour créer, chez vous, un amour que je me sens incapable de partager.

L'étudiant de 27 ans. L'amour, mademoiselle, ça, vous savez, ça vient sur le tard des fois; c'est comme quelque chose de gradué; ça commence, ça se fortifie, et resplendit enfin comme les corolles des lilas dans les printemps éclairés par le soleil.

Elle. Oh! ces définitions de l'amour sont surannées: j'en voudrais une nouvelle, ou plutôt, je n'en veux aucune, désirant moi-même, un jour, par les douceurs qu'il me procurera, définir, à ma manière, ce sentiment.

Je vous crois bon garçon: c'est beaucoup. Mais votre âge, votre tempérament qui est fait pour faire fuir le mien, cette lenteur orientale qui vous voile la conception nette des choses, ce défaut de voix hésitante et qui fait volontiers des espaces, tout cela vous donne un air indicible, étrange, qui voudrait, à tout prix, charmer une personne autre que moi.

L'étudiant de 27 ans. Mademoiselle, je sais danser.

Elle. Oui, vous l'avez dit déjà. Cependant, je n'hésiterais pas à dire que votre belle indépendance vous fait trop négliger la fermeté du mouvement et le culte de l'élégance. Je pense qu'un jour, vous valseriez presque très bien. C'est, dit-on, un vrai moyen de conquête.

L'étudiant de 27 ans. Vous voulez dire que je vais vous conquérir?

Elle, embarrassée. Pas cette année, monsieur.

L'étudiant de 27 ans. Il y a d'autres ans.

Elle. Ah! De grâce! cessez cet esprit à bon marché. Ce n'est plus le temps de se divertir à vouloir être rusé. Nous nous voyons pour la dernière fois, je vous dis des choses nécessaires, presque pénibles; j'essaye de ne pas vous rendre trop amère ce souvenir de notre dernière entrevue; sachez-m'en gré, et soyez au moins sérieux là où un homme poli ne manquerait pas d'être grave.

L'étudiant de 27 ans. Mes lèvres sont joyeuses, mademoiselle, et comme des papillons tapageurs voltigent dans ma voix: c'est que mes lèvres et ma voix essayent de vous dérober les nuages de mon intérieur; mon front, comme vous le voyez, ne bouge pas non plus que mes cheveux, mais je vous jure que mon cœur en alarme bat très vite et qu'il y a des larmes ruisselantes dans l'âme qui raisonne devant vous.

Elle, à part. Quelle hypothèque, juste ciel!

L'étudiant de 27 ans. Quand je vous ai vue pour la première fois, j'ai voulu savoir votre nom: j'étais tellement ému qu'il ne paraissait plus que j'avais de l'intelligence. Une femme désormais ensoleillait mes semaines; un oiseau chanteur se berçait dans mes branches. J'étais fou de cette belle distraction qui fait dire d'un jeune homme: "Un amour éthéré a métamorphosé le fil de sa vie: c'est elle qui parle divinement par ses yeux. On aime ce visage, parce qu'on sent qu'elle y est comme assise et chez elle. Une femme, ce ciel sur le limon de nos jours, une femme, cette auréole dans nos broussailles, est dans sa vie." Et le jeune homme se double d'un prestige et d'une solennité: il devient immense et prodigieux. Ses pieds sont sur la terre, mais son front, là-haut, "derrière les étoiles."

Elle. Vous dites?

L'étudiant de 27 ans. Pardonnez cette chevauchée; je vous assure que je ne suis plus moi-même. Que voulez-vous! Les épines de nos jours exaltent notre imagination et votre refus qui clame, comme un deuil, dans mon âme nostalgique, a mis à la fontaine de mes lèvres, comme un fleuve puissant de verbes sonores. Pardonnez ces derniers mouvements: ils sont l'adieu vacillant d'un cœur qui "sent passer la mort" et "va s'en souvenir."

Elle. Et ce voyage à Toronto, quand l'entreprenez-vous?

L'étudiant de 27 ans. Ah! le plus tôt possible. Jamais peut-être je ne reviendrai. Qu'importe! La vie est une larme infinie dans laquelle nous nous noyons sans cesse. Je n'attends plus rien ici-bas. "Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent," ni si mes yeux divaguent, ni si les pétales de ma murmurante jeunesse s'en vont écrasés par l'apreté des vents. La verdure de mon printemps est à des étrangers: j'irai mourir en Irlande, l'emblème de la persécution.

Elle. On dit beaucoup de bien de ce pays.

L'étudiant de 27 ans. Oui, mademoiselle. Et alors, dans la féerie sereine des soirs vaporeux, sous un ciel élément à mon hurlante agonie, je penserai à vous, Rêve ambulante! Je dirai: "Un jour, j'aimais; elle était belle." A ces syllabes inspirées, l'écho chantera votre nom sous des tilleuls étranges. A votre insu, les monts vous béniront, des paysages, inconnus de vous, souhaiteront votre rafraîchissante présence: vous serez la déesse absente, la Vénus dont on dit: "Elle vient, l'immortelle." Vous serez le soleil au lever duquel on court et qui ne se lève jamais! Vous serez la luciole à l'âme rouge et ardente, dans les soirs blêmes; l'étoile vers laquelle on tend les bras et "qui ne descend pas des cieux."

Elle. Mais non! non! Vous êtes fou.

L'étudiant de 27 ans. Je le savais.

G. VÉCU.

POUR LA FRANCE

Aussitôt l'arrivée à Montréal du maréchal Joffre annoncée dans nos journaux, les étudiants de Laval sauront alors par les quotidiens de la ville l'ordre des manifestations universitaires, le lieu de rendez-vous et la date.

Nous avertissons à l'avance tous les étudiants que quel que soit le genre de manifestation, le port du bérêt sera exigé et les porte-drapeaux de chaque faculté devront être à leur poste avec leur bannière.

Donc, avis est donné à tous de bien suivre les journaux, puisque l'Escholier nous manquera.

Pour saluer la France que nous connaissons mieux que d'autres, pour saluer son chef, pour saluer en lui tout notre passé encore vivace par notre langue, nous que les choses de France émeuvent tant et au nom desquelles notre cœur vibre, sachons être à notre place.

Nous sommes ici la France vivante, et dans la personne du maréchal Joffre c'est l'autre France qui passe.

Ed. CHAUVIN.

A NOS ABONNÉS

Le prochain numéro de l'Escholier ne paraîtra qu'en septembre prochain. Nous remercions donc les personnes qui en dehors de l'Université se sont intéressées à notre journal et ont contribué pour une large part à le soutenir durant cette année.

Aux abonnés qui ont jusqu'ici négligé de nous faire toucher le prix de leur abonnement, nous faisons un dernier appel et les prions de s'acquitter au plus tôt afin de faciliter notre tâche de financiers sans expérience.

LETTRE OUVERTE

M. Jean C. Long,

Étudiant en Médecine Vétérinaire
(3ème Année).

Cher monsieur,

Il n'entrait pas pour deux sous de malice dans l'expression fictive qui vous a tant déplu dans l'article paru à l'Escholier du 30 mars dernier. Si j'eusse connu votre susceptibilité, j'aurais, sans regret, retranché cette même expression que, dans mon esprit, je vous l'assure, j'ai simplement voulue "badine," — en vrai étudiant (comme dans mon temps). — Si vous aviez entendu de quels noms on désignait les étudiants-notaires "dans mon temps," vous n'auriez bien jamais voulu entrer dans cette carrière. vous à ma place!

Je souhaite donc de tout mon cœur que pour quelques jours seulement, car après je vous pardonne, vous ayez, non pas des remords, mais des regrets de m'avoir adressé de si vilaines choses quand nous devions simplement badiner: il ne faut pas monter sur ses grands chevaux comme ça! Je n'ai insulté ni nommé personne; vous faites mon portrait sans me bien connaître (je ne vous ai jamais vu ni connu) et me comblez d'injures.

Comme membre de la même Université, à laquelle vous avez droit d'appartenir,

Veillez me croire,

Votre confrère de Laval.

J.-Albert SAVIGNAC

PASSE TEMPS

Nous sommes devenus tellement impérialistes et tellement anglais, depuis la guerre, que nous nous sommes donné jusqu'au détestable climat de Londres.

Une manière très pratique d'oublier ce désagrément est de fréquenter le "Passé-Temps", le rendez-vous de l'élite canadienne-française; c'est aussi le moyen par excellence d'oublier les contretemps de la vie et de regagner la bonne humeur perdue.

La série de vingt billets à \$1.00 devrait être inscrite en lettres d'or sur la première page de tout traité d'économie domestique.

Printemps urbain

Le printemps ouvre ma fenêtre
Et me fait son premier clin d'œil.
L'hiver est mort au thermomètre.
La neige veuve pleure, en deuil.

Les oiseaux célèbrent leur fête,
Là-haut, très gais, sur leurs orléans:
Ils se sont tous drogués la tête
Avec un rayon de soleil.

La rue est une immense mare
Où se débattent les passants.
L'eau tinte comme une guitare
Sur le bitume éblouissant.

Mais il y a, dans la lumière,
Tant de chaleur et tant de feu
Qu'on divinise cette ornière
Et ces pavés crottés, boueux.

Le tohu-bohu des voitures,
Les cris des petits camelots,
Les moineaux piaillant des toitures,
Les clochers branlants leurs grelots.

Tout cela me vient à l'oreille,
Comme un chant ivre de gaité.
Tiens! du sud accourt la corneille:
Postillon noir du vert été.

Et le square se désendeville.
L'espoir chante dans les rayons.
L'on voit des petits becs de scieilles
Percer les bourgeons vermillons.

Les filles aux chapeaux de paille,
Offrant leur gorge au doux zéphyr,
Passent avec leur air canaille
Et leurs jolis yeux de saphir.

Tandis que les bachots à canne,
Avec leurs moustaches en crocs,
Leur débitent, comme la manne,
Des compliments très allégros.

L'HALLUCINE

Mars 1916.

**SWEET
CAPORAL**

CIGARETTES

**"LA FORME LA PLUS PURE
SOUS LAQUELLE LE
TABAC PEUT ÊTRE FUMÉ."**

Lancet.